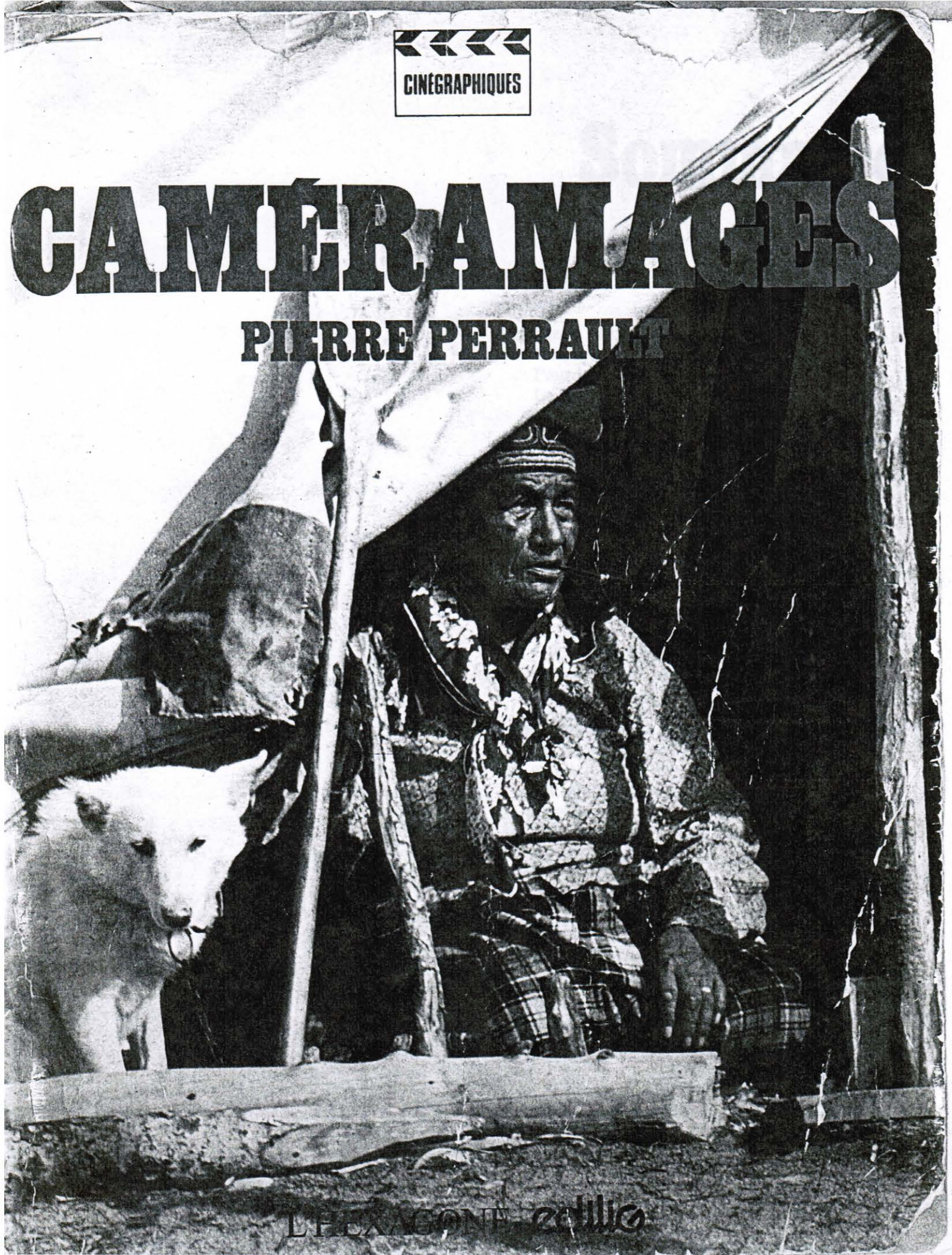


CINÉGRAPHIQUES

# CAMÉRAMAGES

PIERRE PERRAULT



L'HEXAGONE collie

Cette admiration que Michel Brault a répandu autour de lui sans compter a peut-être facilité, permis la naissance d'un cinéma sans marraine, d'un cinéma qui prétend s'éloigner du succès commercial pour se mettre au service de la parole des vivants et non pas du rêve des spectateurs.

En terminant je voudrais dire un mot d'un film dont personne n'a beaucoup parlé à ma connaissance et que Michel Brault a signé avec André Gladu et dont il a fait les images. Ce film a passé inaperçu parce qu'il ne sautait pas aux yeux. Je l'ai vu, par chance, au Festival International du Film de Lille. J'étais là comme membre du jury. Une cure de cinéma. Ça m'a coûté une semaine de projection pour avoir la chance de voir ce film infiniment discret. Les autres membres du jury n'y ont rien vu... sauf Jacqueline Pierreux de Belgique justement, comme si les petits pays ne valorisaient pas outre-mesure les défilés, les éclats, les fanfares. Rien n'est plus loin en effet de ce qu'on appelle habituellement le cinéma, que ce film presque sans image. Et voilà la merveille. Car en vérité les amateurs d'images restent souvent sourds à tout ce qui ne saute pas aux yeux. Je n'ai pas entendu que ce film ait émerveillé personne. Cette seule et longue image d'un homme qui

parle lentement d'un autre homme qui portait autrefois son nom, n'a pas ébloui les critiques. Comme s'ils avaient refusé de voir une autre image, une image intérieure, secrète, intense, inoubliable. Une image pour ainsi dire de l'âme. Mais tout se passe au cinéma comme si les critiques et les spectateurs laissaient leur âme au vestiaire. On leur a tant répété cette chinoiserie qu'une image vaut mille mots, ce qui n'est ni tout à fait faux ni tellement vrai. Les publicistes l'ont bien compris qui ne s'adressent pas à l'esprit, ni à l'âme. En sorte que personne n'a semblé voir derrière l'image cette autre chose que l'image, que l'apparence.

Et pourtant ce film parle du grand âge aussi merveilleusement que le film de Georges Dufaux, *Au bout de mon âge*, auquel j'enrage qu'on n'ait pas rendu justice avec éclat. C'est en vérité une des plus belles choses qu'il m'ait été donnée de voir au cinéma... ou même ailleurs. Mais on ne raconte pas un aussi grand moment que la colère d'un homme qui rencontre la mort et la répudie. Tandis que le film de Brault et Gladu ne parle pas tout à fait de la mort qui se trouve devant le grand âge mais de la vie qui est là derrière, si proche qu'on en parle comme de soi-même et si lointaine qu'on ne la reconnaît pas. Un homme vieillissant n'habite plus que sa mémoire, ce qui le déchante. En fait il faudrait dire qu'il ne se reconnaît plus que dans le souvenir et les vieilles photos. Qu'il est évacué de lui-même par le grand âge. Comment réhabiliter cette mémoire qui surgit dans l'homme vacillant, qu'un homme privé de tout brandit comme sa justification. En insistant. Et le film de Brault et Gladu regarde avec amour ce vieil homme évincé. Il le regarde regardant sa propre disparition. L'écoute et chemine avec lui dans ce retour des choses qui le dépouille de l'instant précis. Comme s'il parlait à titre posthume. D'outre-tombe. Et l'image est franche, sans prouesse. Toute intérieure. Respectueuse de cette remontée du temps jusqu'aux lèvres étonnées, jusqu'à la gorge serrée, jusqu'aux yeux mouillés de tristesse. Un montage, aussi, attentif. Attentif à l'âme puisqu'il n'est question que

1 et 2. Marie Tremblay.

1



d'âme. Puisque le corps du délit n'est plus là déjà. Entièrement évacué sauf pour cette vacillante mémoire qui fait surface. La caméra, discrètement, sans poser de questions, insiste. Laisse venir. Attend que le souvenir accomplisse son œuvre pieuse. L'homme parle. Difficilement, lentement, laborieusement. On sent que la parole elle-même l'abandonne. On dirait que même la mémoire s'évanouit avant les regrets. Qu'il regrette même ses souvenirs à demi-effacés. Il articule, il mâche ses mots. Avec effort. Et pourtant il se dit tout entier. On voit bien qu'il ne compose pas avec lui-même. Qu'il ne s'embellit pas, ni ne se dénigre. Il n'a rien oublié de ce qui est précieux et c'est déjà une merveille. La mémoire est fidèle comme une épouse déjà vieille, ralentie, mais qui sait encore tirer la nappe, dresser le couvert, cuisiner avec amour.

Et il parle de la chanson... son épopée. Il chante aussi pour illustrer son propos mais sans vouloir qu'on le reconnaisse dans ce chant grelottant, tremblant, comme une fêlure. Et il s'explique. Il explique la chanson et le faiseur de chanson. Le film s'intitule : *Votre histoire, ça va être une chanson* et il raconte son histoire qui va être un film. Il raconte comment un voisin transformait en chanson le moindre événement et comment il chantait la chanson à la première occasion. Il raconte qu'il chantait et que cela l'exprime tout entier. Simple chanteur des veillées. Ni Bob Dylan. Ni Elvis Presley. Mais tellement plus. Non pas un homme de spectacles et d'images mais un homme parmi les hommes de son temps et de son village, un homme de sa culture, un homme qui chantait la chanson qui raconte l'histoire du village et des hommes du village. Il affirme ainsi son droit à la parole. Mais aujourd'hui il refuse de se reconnaître dans celui qui parle de lui, dans celui qui le mémorise. Il est tout entier dans sa propre mémoire et nulle part ailleurs. Aussi bien la caméra de Michel contemple cette mémoire laborieuse. Souvent on a l'impression qu'elle lui échappe. Que son propos se détricote, qu'il perd sa trace, qu'il oublie ce qu'il veut dire. Il en arrive

presque à ne plus nous intéresser. Comment se laisser prendre par le décousu de ses regrets ? Il continue à parler, à légèrer. Nous avons envie de le quitter. Il n'arrive pas à nous distraire. Mais la caméra insiste. Ne le quitte pas des yeux. Ne le quitte pas de l'âme. N'ose pas faire un geste. Retiens son souffle. On dirait qu'il est sur le point de s'éteindre. Ses yeux regardent ailleurs. Au loin. Nulle part. Quelqu'un a deviné que quelque chose approche. Et tout ce lent discours qui raconte sa vie, observant une logique mystérieuse et inattendue, tout à coup, soudainement, malicieusement, s'illumine, rassemble les propos laissés en suspens et révèle pathétiquement et discrètement le drame de vieillir, la difficulté de perdre ses charmes, ses talents, le turluton, le vardigot, de n'être plus que son souvenir, de ne plus chanter à la veillée. Et il dit, à peu près, en terminant : *Quand on est vieux, on manque de vent par en haut... ...pis on en a trop par en bas.* Et alors nous donnons rétroactivement tout son sens à ce lent discours de l'âme en écharpe et à cette respectueuse attitude d'une caméra qui refuse de nous distraire de cabrioles face à un homme dont la tragédie grecque ni le théâtre classique n'ont jamais parlé.

Et il me semble que c'est cet homme-là qui importe à l'homme plus que tous les petits princes détraqués de la côte d'Azur du cinéma de fiction, tous ces malades mentaux en sursis que le cinéma propose aux hommes pour les distraire de leur âme. Et je remercie Michel Brault et André Gladu pour ce film qui n'aura jamais de succès commercial mais qui me parle de la chanson et du grand âge avec tendresse. Et c'est à cause de cette qualité, de cette intériorité, de cette capacité d'entendre et de regarder un homme aussi profondément, aussi intensément et de me le révéler sans détour, que je peux dire que Michel Brault est cinéaste.



L'agonie lente des goelettes (*Les voitur d'eau*).